

BIXA TRAVESTY

CLAUDIA PRISCILLA ET KIKO GOIFMAN

Un portrait volcanique et sensible de Linn da Quebrada, rappeuse brésilienne transgenre, qui milite corps et âme contre la violence inhérente au patriarcat.



On a presque peur pour elle, qui semble pourtant le courage même : dans le Brésil qui a récemment élu Bolsonaro, la rappeuse et chanteuse transgenre Linn da Quebrada défie l'ordre patriarcal. Même si ce documentaire a été tourné avant l'arrivée au pouvoir du leader d'extrême droite, la charge politique de cette figure impressionne. D'ailleurs, à même pas 30 ans, la jeune femme a plusieurs fois été agressée. Sur scène, c'est une éruption volcanique, une performance qui atomise les genres et déclare la guerre au machisme. A la ville, ou dans un studio de radio, c'est une pensée construite, qui reflète la fréquentation des livres de Michel Foucault et de Judith Butler. Car Linn da Quebrada, si vivante, si charnelle, est aussi la théoricienne de cette réinvention de soi qu'elle voudrait sans fin : « *Les travaux sont loin d'être finis* », dit-elle à propos de son identité mouvante. Et elle ajoute avec un sourire provocant : « *Tout le dérangement est pour vous. Tout le plaisir est pour moi.* »

Le portrait est spectaculaire par la personnalité de l'artiste mais délicat

dans sa manière de ne pas s'appesantir sur le cancer qui l'a frappée quelques années auparavant. Documentée par des vidéos et photos personnelles d'elle à l'hôpital, cette maladie est seulement révélée dans le dernier tiers du film : elle n'a fait que renforcer la détermination de la performeuse à s'affirmer, à combattre les penchants archaïques du masculin, agressivité, domination et prédation sexuelle. Et quand les réalisateurs suivent Linn da Quebrada à la maison, chez sa mère ou dans sa salle de bains, on découvre encore quelqu'un d'autre : une femme qui assume et aime son corps de jeune homme, ne souhaite pas se soumettre à l'avenir à un nouveau protocole médical, quel qu'il soit. Sa métamorphose est avant tout mentale... Le plus beau reste son partenariat artistique avec Jup do Bairro, transgenre et noire elle aussi, grosse et issue d'un milieu très pauvre. De leur différence partagée et de leurs fêlures respectives, les deux amies tirent ensemble une énergie admirable. — **Louis Guichard**

| Documentaire brésilien (1h15).



« *Tout le dérangement est pour vous. Tout le plaisir est pour moi.* » (Linn da Quebrada.)



Linn da Quebrada, dans « Bixa Travesty ». ARIZONA DISTRIBUTION

La douce radicalité d'une artiste brésilienne hors normes

Icône du milieu queer, l'artiste transgenre Linn da Quebrada est l'héroïne d'un essai cinématographique entre documentaire et fiction

BIXA TRAVESTY

Il y a des films-manifestes qui rencontrent leur époque, *Bixa Travesty* en est un. « Bixa », comme « tapette », « pédé », l'expression est un stigmate retourné en fierté, une fille envoyée au machisme brésilien qui se trouve plus qu'à son aise depuis l'élection de Jair Bolsonaro à l'automne 2018. Autodéterminée comme un peuple en voie d'émancipation, Linn da Quebrada est l'incarnation de ce corps politique théorisé en son temps par Michel Foucault (1926-1984) et aujourd'hui par Judith Butler : une marge qui fabrique ses propres armes, ici la danse et le verbe comme langage performatif.

« Linn » comme « belle », « quebrada » comme « cassée » dans l'argot local, en référence à ses origines modestes : ainsi s'est nommée la jeune femme transgenre, noire et brésilienne âgée de 28 ans, devenue en quelques années une icône queer dans son pays. Elle est l'héroïne d'un essai cinématographique qui navigue entre documentaire et fiction, réalisé par Claudia Priscilla et Kiko Goffman – auteurs de *Look at me Again* (2011), sur un homme transgenre.

Auréolé du Teddy Award du meilleur documentaire à la Berlinale, *Bixa Travesty* sillonne les festivals et fait traînée de poudre. Avec Linn da Quebrada et sa musique electro-baïle funk issue des favelas, le queer devient populaire. Sur scène, avec son amie Jup do Bairro, une jeune trans qui n'a pas son physique sculptural et vit dans la pauvreté, elle combat le machisme avec un humour dévastateur. Là « prose combat » de l'artiste pulse en direct dans les veines du public, lequel n'est pas forcément issu du milieu LGBTQI (lesbien, gay, bi, trans, queer, intersexé...).

C'est lors d'une performance de rue que Claudia Priscilla a découvert, en 2015, la force scénique de Linn da Quebrada. *Bixa Travesty* n'est pas un film « sur » la chanteuse queer, mais il a été écrit « avec » elle, mêlant images documentaires, archives personnelles

et récit fictif. Ce portrait kaléidoscopique n'est pas qu'un pamphlet dans un Brésil qui détient le triste record mondial du plus grand nombre de meurtres de personnes transgenres. *Bixa Travesty* déploie une énergie festive, crue, underground, comme un acte de résistance.

Magnifique tendresse mère-fille

Visage d'ange qui évoque le chanteur Prince et bouche conquérante à la Mick Jagger, collants résille sur cuisses de gladiateurs, Linn da Quebrada est un défi à toutes les normes. En décortiquant son identité, face caméra, avec son gant métallique qui évoque la fête, le combat ou le corps en construction d'*Edward aux mains d'argent* (1991), de Tim Burton, l'artiste brésilienne entend s'adresser au plus grand nombre. Linn da Quebrada pose les questions qui divisent la société

« Bixa Travesty » n'est pas un film « sur » la chanteuse queer, mais il a été écrit « avec » elle

contemporaine, entre ceux qui revendiquent l'existence de plusieurs sexes et les tenants d'un ordre binaire. Elle pose cette question, en substance : que signifie l'expression « sexe masculin », si la personne qui en a l'attribut se définit comme une femme ? Direct, accessible, entraînant, son discours galvanise les minorités et tous ceux qui veulent repenser l'existence des hommes et des femmes en autant de nuances possibles, vers l'infini et au-delà...

En dehors de la scène, Linn da Quebrada se montre drôle et explosive avec ses proches. Elle fait hurler de rire ses amis en imaginant au rayon jouets une poupée qui dirait, avec sa pile dans le dos : « Je suis une terroriste du genre, ni homme ni femme ! » L'héroïne de *Bixa Travesty* exprime aussi une tendresse magnifique envers sa mère, qui faisait des ménages et n'a pu l'élever. Le film les montre dans l'intimité de la maison, et ces deux corps serrés nous rappellent que l'on met au monde des enfants pour qu'ils soient heureux. C'est aussi le message de *Bixa travesty*, dans sa douce et suave radicalité. ■

CLARISSE FABRE

Film brésilien de Claudia Priscilla et Kiko Goffman, avec Linn da Quebrada, Jup do Bairro (1 h 15).

Linn da Quebrada, corps désobéissant

UN BRUIT DE PAS LOURDS dans l'escalier de l'hôtel parisien chic et discret, niché au fond d'une impasse : Linn da Quebrada s'est enfin réveillée et descend pour l'interview. Godillots à semelles compensées, robe tube noire cachée sous un gros blouson, elle est immense et affiche un doux sourire. La traductrice s'assoit à côté d'elle pour canaliser le flux de paroles. Parler, scander son discours féministe, antimachiste dans ses albums de funk ou de rap contestataire, c'est ce qui a fait le succès de cette chanteuse trans, noire, brésilienne, âgée de 28 ans, héroïne de *Bixa Travesty*, de Claudia Priscilla et Kiko Goffman. Le film, qui arrive sur les écrans français le 26 juin, ne sortira pas en salle au pays de Jair Bolsonaro – il a seulement été présenté au Festival MixBrasil de Sao Paulo.

A Paris, devant son café, l'icône queer essaie de se concentrer sur l'essentiel. « Il n'y a pas eu de point de départ où je me suis dit "je suis trans" », commence-t-elle. Son éducation ultranormée ne la préparait pas à l'expérimentation : « J'ai grandi avec ma tante, très religieuse, qui était chez les Témoins de Jéhovah. C'était un monde d'évidence où l'on vous dit comment vous habiller, vous comporter. Puis j'ai testé différentes identités. C'est dans le théâtre, la danse, que j'ai trouvé un champ immense à explorer, une réflexion à mener sur la sexualité et sa dimension plurielle. » Le mot tatoué sur sa joue intrigue : « Nem », comme « ni l'un ni l'autre ». Il y aurait mille façons pour elle de se

définir, même si elle n'aime pas ce mot qui contient « l'idée de la fin » : « Je suis une trans, une travestie, une dissidente sexuelle, avec un corps désobéissant. »

Une série d'émissions « très regardée »

En écoutant son langage poétique, on comprend pourquoi elle touche un large public. Elle parle de la « multiplicité des corps » en utilisant la métaphore du fleuve : « Ce fleuve avance, il y a des courants, un flux. Il y a des berges qui le contiennent et déterminent où il doit aller. Est-ce qu'on ne peut pas détourner ce fleuve, créer des affluents, irriguer des zones désertes ? » Aujourd'hui, Linn da Quebrada veut montrer qu'elle peut « sortir de la bulle trans ».

Avec son amie et partenaire de la scène queer Jup do Bairro, elle anime une série d'émissions sur la chaîne privée Canal Brasil, « très regardée et très respectée », dit-elle. « On reçoit des personnalités du foot, de la politique, de l'économie. Cela montre à la société que l'on ne se restreint pas à nos problématiques. » L'arrivée au Parlement de la députée trans et noire Erica Malunguinho, en mars 2019, un an après l'assassinat de la conseillère municipale à Rio et féministe Marielle Franco, est un « moment historique », dit-elle : « Les trans au Brésil sont de plus en plus nombreux. Ils et elles sont dans la politique, à la télé, dans la rue, votent et produisent de la pensée. C'est pour cela que l'Etat a peur. » ■

CL. F.

Brésil et elle

Linn da Quebrada La chanteuse transgenre de baile funk défie avec des textes corrosifs toute normativité et affirme n'avoir pas peur de Jair Bolsonaro.



Once upon a time dans une contrée fort lointaine, dirigée par un sombre souverain d'extrême droite et que s'appellerio Jair Bolsonaro, l'histoire de la princesse Belle-Cassée: Linda pour «belle» (en portugais), et Quebrada (argot local cette fois) pour «cassée». Linn da Quebrada, issue des quartiers pauvres de São Paulo, est une chanteuse transgenre de 28 ans, figure montante de la scène de baile funk, qui agit en souterrain. Comme elle le dit si bien, «dans un réseau profondément dissident, prêt à faire face au patriarcat déjà bien tremblant». Non, ceci finalement n'est pas un conte ancien mais une saga contemporaine, une révolution aux pages généreusement volantes, qui s'écrit chaque jour un peu plus précisément, sous l'action de la plume, du courage et de la voix sensuelle de Linn da Quebrada, avec ses longs ongles d'argent aux reflets cuivrés pour mieux vous griffer le visage... mon enfant. Guerrière, ou «terroriste du genre», dit-elle, depuis 2016, elle scintille de plus en plus façon éclaircie queer au milieu des nuages de conservatisme occultant le soleil brésilien. «Mais rien de nouveau à l'horizon», déclare la chanteuse, le jour de notre rencontre à Paris. Elle nous dépasse bien d'une

tête, presque de deux grâce à ses boots à semelle compensée. Intimidante et bienveillante, vêtue d'un long kimono noir, un durag blanc autour des cheveux - d'un blanc qui vient d'ailleurs faire écho à ses pupilles sous lentilles - elle vient présenter le documentaire dont elle est l'héroïne, *Bixa Travesty*, qui sort ce mercredi.

«Bolsonaro ne me fait pas peur. Quand on regarde en arrière, il y a toujours un moment où les dissidents, "les désobéissants",

LE PORTRAIT

gagnent. Et le conservatisme se braque, tout en essayant de faire reculer nos mouvements par la force. Cette crise est peut-être dangereuse, mais elle apporte avec elle de nouvelles possibilités de résistance.» On pense rapidement au décret du président brésilien sur la libéralisation des ventes d'armes. Depuis notre rencontre avec Linn da Quebrada, ce décret a été rejeté par le Sénat. Depuis notre rencontre encore, la Cour suprême du Brésil a décidé, le 13 juin, par huit voix contre trois, de criminaliser l'homophobie. Vous reprendrez bien un peu d'éclaircies?

Sur scène, portant la résille et les chaînes comme jamais, Linn da Quebrada se fait électrique, véritable prédicatrice. «Today my body, my rules, my scripts, my wrinkles, I am the one who

makes all of them», chante-t-elle («aujourd'hui mon corps, mes règles, mes textes, mes combines, je suis celle qui décide de tout ça»). Linn da Quebrada nous annonce que la musique lui est tombée dessus: «Je ne considère pas avoir une belle voix en fait. Je chante juste pour être entendue.» Et son public en sueur aime à entendre ses textes corrosifs prononcés d'une voix suave, sur fond de rythmiques acides. «Elle a un visage de femme/ Un corps de femme[...] et une bite de femme», chante-t-elle encore, le tout ponctué par la simulation d'un orgasme. Tout explose!

Si Linn da Quebrada naît à São Paulo, elle et sa mère sont immédiatement abandonnées par le père, une situation «très très commune pour les femmes noires là-bas». Sa mère doit travailler comme employée de maison, «encore aujourd'hui». C'est donc sa tante qui l'élève, du moins jusqu'à ses 12 ans. De la microrégion de Votuporanga, Linn retourne vivre ensuite avec sa mère à São José do Rio Preto. «Avant de la voir comme une mère, je la vois comme une femme. Comme elle n'était pas présente dans ma petite enfance, je n'ai jamais cru à l'instinct maternel. Moi, je crois à l'expérience, ce que l'on développe simplement dans l'expérience d'être là pour quelqu'un.» Ado, en se dirigeant vers le théâtre et la danse (elle reçoit une bourse pour suivre des cours de ballet), Linn s'éloigne d'une famille témoins de Jéhovah. «J'ai commencé à faire mes propres choix et à me rendre compte que ce seraient eux qui me permettraient d'avancer dans ce monde.»

Dans le documentaire, lorsque sa mère remercie Dieu de les avoir soutenues dans l'adversité, sa fille répond: «Remercions-nous plutôt. La religion n'est qu'un moyen de s'entendre dire que la pauvreté, c'est normal. La religion romantise la pauvreté.» Se remercier, s'aimer, telles sont les politiques de la chanteuse qui prêche la découverte des corps différents. «Creusez en vous. C'est fascinant.» Avec ses amies, elle prend le temps de méditer: «J'ai beaucoup pensé ces derniers temps aux hormones. Je me suis demandé si je devais en prendre. [...] J'aimerais avoir un suivi avec un endocrinologue», une pointe de méfiance envers le système médical dans la voix. «Je ne peux m'empêcher de penser comment mon corps pourrait paraître plus féminin.» Linn da Quebrada refuse de détailler les épreuves de son enfance: «Concentrons-nous sur les victoires.» Elle est tournée vers son corps, qu'elle voit comme un territoire géographique aux nombreux séismes et fissures. Elle évoque sans concession dans *Bixa Travesty* la maladie, un cancer des testicules qui la touche en 2014, et la pousse quelque part à être plus proche de son corps. Elle s'arrête de danser, écrit beaucoup, commence un traitement par chimiothérapie.

Lorsqu'elle s'en tire en 2017, sort également son premier album, *Pajubá*. Une consécration après avoir parsemé quelques morceaux par-ci, par-là. Un an plus tard le titre *Coytada* a le droit à un clip sucré-salé. On y voit Linn et ses copines dans une cuisine, agitant des godes comme autant de grosses saucisses Knacki, avant de tout trancher: «Et maintenant, on fait quoi, les mâles alpha?» On aimerait décerner un peu bêtement une médaille du mérite à cette figure qui n'en voudrait même pas: «De toute façon qu'est-ce qui n'est pas transphobe ou machiste? Est-ce que tu peux citer un seul lieu qui ne le soit pas un peu? Je ne parle pas seulement du Brésil. Beaucoup d'espaces publics et privés sont normés, à reconstruire. Le funk n'est qu'une stratégie parmi d'autres pour mettre en pratique mes pensées. Le funk, c'est une arme, une arme que je pointe contre ma propre tête mais aussi contre ce monde en ruine.»

Et le temps d'aimer dans tout ça? «Si on parle de cet amour qui se construit uniquement sur le socle de l'hétéronormativité, autour de la famille, autour du pouvoir, alors beaucoup en sont exclus. Il y a des corps qui ont le droit d'aimer, et d'autres non. Il faut bâtir d'autres connexions, d'autres familles, d'autres affects (elle fait un jeu de mots en portugais avec effets et affects collatéraux, ndlr). Je dis tout ça, mais en fait, moi, je suis hyperamoureuse en ce moment.» Elle ne dira pas de qui. Malheureusement, on ne se débarrasse pas du romantisme aussi facilement. ◆

Par JÉRÉMY PIETTE
Photo MARIE ROUGE

- 18 juillet 1990** Naissance à São Paulo.
- 2016** *Enviadescer*, premier clip.
- 2017** *Pajubá*, premier album.
- 2019** Sortie nationale de *Bixa Travesty*.



Bixa Travesty

de Kiko Goifman et Claudia Priscilla

Avec Linn da Quebrada (Bré., 2018, 1h15)

Un documentaire puissant, portrait d'une personne transgenre mais surtout trame d'un combat politique pour la liberté d'être soi-même.

Au cinéma, documentaire et fiction, la transidentité s'aborde souvent par le prisme d'un cadre temporel précis : les films s'ouvrent peu avant le début d'un traitement hormonal ou d'une chirurgie esthétique et s'achèvent avec leur accomplissement ou, si c'est un drame, leur échec. Ils sont le journal de bord d'une transformation, physique et mentale, d'une dialectique entre le corps et l'action conjuguée avec le temps et l'industrie pharmaceutique.

C'était le cas dans deux films sortis l'an dernier : l'aussi beau que confidentiel *Finding Phong* ou le blockbuster trans *Girl*.

Si *Bixa Travesty* (contraction de travelo et de tapette en portugais) les rejoint en tant que portrait d'une personne transgenre – une jeune performeuse brésilienne prénommée Linn da Quebrada –, la dialectique corps-film n'est ici pas du tout la même. Pour Linn da Quebrada, l'enjeu n'est pas tant la transformation de son propre corps que celle de la société brésilienne tout entière, contre laquelle elle s'insurge, micro à la main, dans des envolées de trap teintées de hip-hop, qui rappellent les happenings musicaux d'Arca. Les captations de concert sont ponctuées de séquences où Linn s'adresse à la caméra dans l'espace feutré d'un studio radio et de scènes plus intimes, avec ses proches, notamment des scènes d'ablution aussi crues que touchantes.

L'artiste y scande sous plusieurs formes et avec une impétueuse énergie son combat contre le machisme, son manque d'amour, sa volonté d'"entarlouzer" le reste du monde, de sortir d'une logique où un corps transgenre se doit de surjouer les codes de la féminité ou de la masculinité. Documentaire aussi ramassé dans sa forme que politiquement puissant, *Bixa Travesty* ne prône rien de moins que l'abolition de la distinction entre expression de genre et identité de genre. Comme Linn le dit, il est temps d'accepter qu'il y ait "des femmes qui ont une bite".

Bruno Deruisseau

« Un portrait volcanique et sensible de Linn de Quebrada, qui milite corps et âme contre la violence inhérente au patriarcat »

TÉLÉRAMA 

« Il y a des films-manifestes qui rencontrent leur époque, Bixa Travesty en est un »

LE MONDE

« Le film scintille rapidement dans ce qu'il charrie de paroles vibrantes et électriques, de séquences tendres ou abrasives »

LIBÉRATION

« Un documentaire puissant »

LES INROCKUPTIBLES

« Aussi sulfureux que fascinant »

ROLLING STONE

« Portrait chaleureux, étonnant, respectueux, d'un météore charismatique »

L'OBS

« Ce film documentaire en forme de portrait énergique et énervé ressemble à son modèle : brûlante et sauvage à l'extérieur mais dotée d'une sensibilité à fleur de peau à l'intérieur »

PREMIÈRE

« Une arme de séduction massive »

TÊTU

« La possibilité d'une infinie métamorphose »

LES CAHIERS DU CINÉMA

"Linn est magnifique, drôle, enragée, directe, provocatrice, révolutionnaire, réfléchie »

ECRAN NOIR

« Une provocatrice, drôle et touchante »

LE JDD

« Une comédie sociale en faveur d'une lutte contre les discriminations, pour le droit à une sexualité libre et respectueuse »

A VOIR A LIRE

« Un documentaire exceptionnel »

LE CAFE PÉDAGOGIQUE